

L'INGÉNIEUR DES PONTS-ET-CHAUSSÉES LEMOYNE : UN SOCIALISTE UTOPIQUE MESSIN AU XIX^E SIÈCLE

Les changements politiques à la fin du XVIII^e siècle et au début du siècle suivant, et les mutations sociales liées à l'industrialisation et à l'urbanisation, ont favorisé l'émergence de nouveaux courants d'idées dans la première moitié du XIX^e siècle, habituellement regroupés, de façon un peu artificielle, sous l'expression de « socialismes utopiques ». Saint-Simon (1760-1825) ses disciples (Enfantin, Chevalier, ...), célèbrent les producteurs contre les oisifs, soulignant en particulier le rôle des savants, des ingénieurs et des artistes ; s'assignant comme objectif « l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », selon une formule placée en sous-titre à leur journal *Le Globe*, les saint-simoniens veulent promouvoir le développement industriel et organiser l'économie et la société de façon plus rationnelle. Fourier (1772-1837) porte un regard plus critique encore sur ce « monde à l'envers » qui l'entourne, caractérisé par l'absurdité, le « chaos » ou l'« anarchie industrielle » ; il prévoit une communauté, la Phalange, composée d'environ 1 600 personnes, qui vivront et travailleront de façon harmonieuse dans un même lieu, le Phalanstère.

Ces projets destinés à réformer la société avec la prétention d'assurer le bonheur des hommes, ont bénéficié d'une certaine audience dans les dernières années de la Restauration et sous la Monarchie de Juillet ; quelques individus, appartenant souvent à l'élite du savoir, ont investi beaucoup d'énergie dans l'édification d'un nouveau monde, qu'il s'agisse de « l'Association universelle » des saint-simoniens ou de « l'Harmonie » des fouriéristes. La biographie du Messin Lemoyne, d'abord proche de l'Église saint-simonienne, puis, disciple de Fourier, peut permettre de mieux comprendre les modalités et l'intensité de l'adhésion à ces doctrines, d'analyser les efforts déployés pour en favoriser la réalisation, et enfin, d'observer les conséquences de cet engagement sur une carrière professionnelle et un itinéraire personnel.

Les déceptions d'un ingénieur des Ponts-et-Chaussées

Nicolas-René-Désiré Lemoyne⁽¹⁾ est né en 1796 à Metz, d'un père successivement employé aux subsistances et greffier au tribunal de Metz. Après des études au lycée de la ville, il rejoint l'École

1) Aussi écrit Lemoine ou Le Moyne.

polytechnique en 1814 et est admis en 1817 à l'École des Ponts-et-Chaussées ; puis, après diverses missions, il reçoit sa première affectation en 1820, à Mende (Lozère). Désireux de se rapprocher de sa région d'origine, il demande aussitôt sa mutation ; il fait intervenir des élus mosellans auprès de son administration et obtient d'abord un poste à Mézières (Ardennes) en 1821, puis à Metz en 1823. Cette nomination semble satisfaire ses vœux et favorise son installation sociale : il épouse la fille d'un riche entrepreneur de travaux publics, dont il reçoit une forte dot ; il est reçu au sein de l'élite cultivée messine avec son admission dans la société savante locale, l'Académie royale de Metz, aux travaux de laquelle il va s'associer régulièrement et activement pendant plusieurs années ; tandis que sa femme participe aux œuvres charitables de la bourgeoisie messine⁽²⁾. Il publie plusieurs ouvrages techniques sur les routes et les ponts⁽³⁾.

Pourtant, cette apparente réussite sociale est contrariée par des difficultés dans son activité professionnelle qui motivent sa demande de mutation déposée en 1828 ; il justifie celle-ci par des problèmes de santé qui rendent éprouvantes les tournées auxquelles est astreint un ingénieur des Ponts-et-Chaussées ; cependant, il avoue peu après son départ de Metz que celui-ci est surtout dû à des « injustices ou contrariétés jalouses » éprouvées au sein de son administration : ses projets novateurs ne sont apparemment pas admis par son supérieur hiérarchique, l'ingénieur en chef pour le département de la Moselle, et ses relations s'aggravent avec la préfecture ; les appréciations portées sur son activité évoquent un moment sa « négligence [dans] la surveillance des travaux d'entretiens et réparations des routes »⁽⁴⁾. Sans doute faut-il voir un écho de ces insatisfactions professionnelles dans son ouvrage publié en 1829 sur les Ponts-et-Chaussées en Prusse et dans les Pays-Bas, quand il s'y prononce en faveur d'une réforme du fonctionnement de la même administration en France.

En demandant un nouveau poste en 1828, Lemoyne souhaite être nommé dans une grande ville (Paris de préférence) ou un

2) Elle est membre de la Société de charité maternelle, fondée sous le Premier Empire par le chirurgien Morlanne et présidée par les épouses des préfets successifs. D'après la brochure *Société de charité maternelle de la ville de Metz. Compte des recettes et des dépenses pour l'année 1826*, Metz, 1827, et H. CONTAMINE, *Metz et la Moselle de 1814 à 1870*, Nancy, 1932, tome 2, p. 313-314.

3) *Moyens faciles de parvenir à fixer les conditions de l'établissement des ponts suspendus, ou renseignements sur les dispositions à adopter dans ces nouvelles constructions, et tableaux de calculs que tout le monde peut effectuer, pour connaître sur-le-champ la valeur et les dimensions des différentes parties qui les composent*, Paris, Carilian-Gœury, 1825, 42 p. *Renseignements sur le service des Ponts-et-Chaussées en Prusse et dans les Pays-Bas ; et considérations diverses sur l'amélioration des chemins et des routes de France*, Paris, Carilian-Gœury, Metz, Veuve Thiel, 1829, 64 p.

4) Archives nationales (A.N.) F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettres des années 1823 à 1830 ; sur ces difficultés avec l'administration mosellane, lettres du 7 décembre 1829 et du 18 août 1830.

RENSEIGNEMENTS
SUR LE SERVICE
DES
PONTS ET CHAUSSÉES,
EN PRUSSE ET DANS LES PAYS-BAS;
ET
CONSIDÉRATIONS DIVERSES
SUR L'AMÉLIORATION
DES CHEMINS ET DES ROUTES
DE FRANCE.



PARIS,
CHEZ CARILIAN-GOEURY,
Quai des Augustins, n° 41.

METZ,
CHEZ M. V. THIEL, LIBRAIRE,
A l'angle des rues du Palais et des Clercs, n° 2.

1829.

Des préoccupations d'abord professionnelles
(coll. Bibliothèque municipale de Metz)

grand port ; il est envoyé en 1829 à Rochefort. Quelques semaines seulement après son arrivée, il écrit au ministère afin d'obtenir une autre affectation, invoquant l'insalubrité de la région et les risques encourus par sa femme et leurs deux enfants⁽⁵⁾. Mais Lemoyne n'obtient pas satisfaction et va en fait passer dans ce port militaire l'étape la plus longue de sa carrière, puisqu'il y reste jusqu'en 1842.

Il se résout pourtant difficilement à ce poste et son courrier au ministère témoigne de son impatience et de son amertume. Lemoyne s'inquiète en particulier du déroulement de sa carrière et du retard pris pour son avancement aux grades supérieurs ; en décembre 1829, il envoie un « tableau de [ses] états de service » et commente : « Vous jugerez si [...] ce que j'ai fait dans l'intérieur est suffisant pour que je ne voye pas les ingénieurs des promotions qui me suivent passer avant moi »⁽⁶⁾. Pendant l'année 1830, il s'occupe activement de sa promotion à la première classe des ingénieurs, écrivant après l'installation de la Monarchie de Juillet : « Je crois avoir jusqu'à présent été traité plus mal que je ne le méritais, mais je ne l'attribue qu'au hasard et aux circonstances » et « même après qu'on m'aura nommé ingénieur de première classe, j'habiterai encore le mauvais pays de Rochefort et je serai encore moins bien traité que la plupart de mes camarades dans l'intérieur. Ces comparaisons ne s'offriraient pas à mon esprit, si je ne me voyais oublié »⁽⁷⁾. Il accède à cette première classe en novembre 1830, mais continue à adresser des demandes de mutations, chaque fois déçues par son administration de tutelle : en 1832, il souhaite enseigner à l'École des Ponts-et-Chaussées à Paris ; puis, il convoite le poste de son supérieur à Rochefort qui déclare régulièrement vouloir prendre sa retraite, tout en reportant sa décision à l'année suivante. En 1838, lassé de cette attente, il demande un poste à la direction des travaux hydrauliques de Cherbourg, mais s'intéresse aussi à un emploi à Strasbourg. Cette même année 1838, il est promu ingénieur en chef de deuxième classe⁽⁸⁾.

Le déroulement de sa carrière professionnelle déçoit profondément Lemoyne : les projets et devis refusés par ses supérieurs messins, les lenteurs de sa promotion, les échecs de ses demandes de mutation contrarient ses ambitions et contredisent les espoirs placés dans le corps des Ponts-et-Chaussées : « nous ingénieurs, nous sommes déjà et nous deviendrons tous les jours de plus en plus les premiers guides de l'humanité dans la nouvelle carrière qu'elle

5) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 5 novembre 1829, au directeur général des Ponts-et-Chaussées.

6) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 7 décembre 1829.

7) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 18 août 1830.

8) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne.

va parcourir », écrit-il en 1832⁽⁹⁾. Le décalage entre cette mission assignée à son administration et la perception qu'il a de sa situation personnelle nourrit sans doute l'insatisfaction qui l'incite, comme de nombreux autres ingénieurs de cette génération, à réfléchir sur l'organisation de la société et à souhaiter sa réforme⁽¹⁰⁾.

Parmi les explications données à son désir de quitter Metz et d'obtenir un poste fixe, sans tournées, Lemoine indique son souhait d'« avoir quelques loisirs pour [s]'occuper d'écrire les choses [...] méditées depuis longtemps »⁽¹¹⁾ ; il s'agit des *Dissertations politiques et philosophiques*, premier ouvrage ne traitant pas des ponts-et-chaussées, qui paraît en 1830⁽¹²⁾ ; son auteur s'y intéresse à l'organisation du pouvoir, aux élections et au fonctionnement des assemblées. Exprimant son hostilité envers le suffrage universel et la démocratie, il promet au contraire le gouvernement des riches et des capacités et l'exercice du pouvoir fondé sur la raison ; ainsi, il souhaite que l'on réserve les droits électoraux « à des hommes déjà assez riches pour être, en général, hors de ces classes dangereuses », ainsi qu'« aux membres de l'Institut, aux docteurs en médecine, aux licenciés en droit, aux anciens élèves de l'École polytechnique », tandis que « les gens ignorants, passionnés, ou n'ayant rien à perdre » doivent être écartés de la direction de la cité⁽¹³⁾. Il suggère également la formation de « majorités géométriques », calculées différemment selon l'importance des choix à opérer.

Cet ouvrage, rédigé avant la révolution de juillet 1830, mais imprimé ensuite, manifeste des positions assez conservatrices, justifiant le suffrage censitaire et le maintien d'une chambre des pairs, et prévoyant seulement une plus grande association des élites intellectuelles au pouvoir ; s'il montre sur ce dernier point, c'est-à-dire le rôle dévolu aux « capacités », une proximité certaine avec les idées développées par les saint-simoniens, il s'en écarte sur de nombreux autres aspects, négligeant en particulier de s'intéresser « à l'amélioration physique et morale et intellectuelle de la classe la

9) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoine. Lettre du 12 juin 1832 à Legrand, chef de la division des Ponts-et-Chaussées.

10) A. PICON souligne les déceptions des ingénieurs d'État (Mines ou Ponts-et-Chaussées), liées aux pesanteurs du métier et de la carrière, et surtout au sentiment d'appartenir à une élite du savoir, dont les compétences ne sont pas suffisamment reconnues, et qui ne détient pas un pouvoir de décision. Dans « Les polytechniciens saint-simoniens au XIX^e siècle », *Notes de la fondation Saint-Simon*, n° hors série, juillet 1994, 28 p.

11) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Le Moine. Lettre du 18 août 1830.

12) *Dissertations politiques et philosophiques. Premières dissertations sur les principes du gouvernement, les délibérations des assemblées, etc.*, par L. M., ancien élève de l'École polytechnique, Paris, Carilian-Gœury, Libraire des Corps des Ponts-et-Chaussées et des Mines, 1830, 104 p.

13) *Ibid.*, p. 67-70.

plus pauvre et la plus nombreuse », qui devient centrale dans les préoccupations saint-simoniennes à la fin de la Restauration⁽¹⁴⁾.

La participation au saint-simonisme de la fin de 1831 au printemps 1832

Ces *Dissertations* restent isolées dans la production de Lemoyne qui s'éloigne ensuite des questions purement politiques ; la préface annonce, de façon d'ailleurs imprécise, que l'auteur traitera dans son prochain ouvrage de l'institution d'associations dans les campagnes, afin d'y répandre « l'amour de l'ordre, le système des épargnes et de leur capitalisation, le goût des plaisirs sensés, l'indépendance de la raison »⁽¹⁵⁾. Désormais, Lemoyne ne s'intéressera plus beaucoup à l'organisation du pouvoir, mais consacrera sa réflexion intellectuelle à la réforme de la société.

Ces nouvelles préoccupations s'expriment d'abord dans le cadre du saint-simonisme. L'adhésion à ce dernier date vraisemblablement de la fin de 1831, et si les conditions précises en sont inconues, il faut sans doute la rapprocher du passage à Rochefort, des prédicateurs de la mission de l'Ouest au début du mois de novembre 1831. Ces propagandistes, d'après la lettre publiée par l'organe saint-simonien *Le Globe*, suscitent un grand intérêt, exposant les thèses saint-simoniennes devant un auditoire fourni et attentif⁽¹⁶⁾. Il se forme en tout cas à la fin de l'année 1831 un petit groupe, « un noyau presque saint-simonien », selon Lemoyne lui-même, qui en est le membre le plus actif et correspond avec les chefs de l'Église saint-simonienne et Michel Chevalier, le directeur du *Globe*. Lemoyne reçoit des brochures pour consolider ses convictions et diffuser la doctrine ; il réunit ses amis chez lui dans des « conférences hebdomadaires » et fait circuler *Le Globe* dans son entourage⁽¹⁷⁾. Ce prosélytisme, parfois ralenti par quelques hésitations liées à ses fonctions ou quelques réticences sur la théorie, s'étend à la Société d'agriculture de Rochefort, dans laquelle il a été admis en décembre 1831 ; lors de la séance du 8 février 1832, « M. Lemoyne obtient la parole pour présenter l'analyse raisonnée de la doctrine des saint-simoniens [...] M. Lemoyne, sans adopter les théories et

14) L'article consacré à Lemoyne, dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, d'ailleurs fautif dans le déroulement de la carrière de l'ingénieur, date, à tort, le ralliement au saint-simonisme de 1830, en le situant à Metz (mais Lemoyne a déjà quitté la Moselle) et en s'appuyant sur les *Dissertations*, dont on vient de voir la distance qu'elles manifestent avec les idées saint-simoniennes. *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. 1^{re} partie : 1789-1864*, publié sous la direction de Jean MAITRON, 1965, tome 2, p. 492.

15) *Ibid.*, préface.

16) *Le Globe*, mercredi 9 novembre 1831.

17) Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin, 7609, lettres des 2 janvier et 2 février 1832..

les vues pratiques et sociales de cette nouvelle secte religieuse, qui se prétend appelée à venir clore le long drame du développement progressif de l'humanité, pense toutefois que ces doctrines méritent l'attention des philosophes, et qu'elles renferment certaines idées dont l'application pourrait être avantageuse aux sociétés politiques ; il ne se dissimule pas cependant les illusions et les égarements même auxquels peut entraîner le fanatisme philanthropique »⁽¹⁸⁾.

Le courrier de Lemoyne⁽¹⁹⁾, même s'il manifeste moins de prudence que le texte précédent, témoigne de ses réserves (« Je vous l'ai déjà dit, je n'adopte pas toutes vos idées, mais j'en adopte beaucoup, je suis presque saint-simonien, ce qui me manque le plus c'est la foi en votre réussite, cependant comme j'admire beaucoup les choses que vous faites, je veux y espérer ») et de ce qu'il appelle ses « restrictions » : « les idées du père supérieur [Enfantin] ne sont pas heureuses relativement à la réhabilitation de la chair, au couple amoureux androgyne, je dirai plus, non seulement les idées en elles-mêmes ne me paraissent pas admissibles, mais encore je crois que le mysticisme de langage employé par père Enfantin afin de n'avoir qu'un petit nombre de bons entendeurs, a bien aussi des inconvénients ».

En mars 1832, ses convictions paraissent s'affermir, tandis que le saint-simonisme semble élargir son audience au sein de la population de Rochefort ; Lemoyne réclame en tout cas des ouvrages exposant la doctrine, afin de « porter les Lumières dans les esprits qui sont déjà bien disposés ». C'est peu après, en juin 1832, qu'il écrit au directeur des Ponts-et-Chaussées la lettre déjà citée où il confère aux ingénieurs un rôle majeur dans la construction de la société à édifier ; l'inspiration saint-simonienne y est très nette, notamment dans le rejet des préoccupations politiques et la priorité donnée à l'activité économique et industrielle ; Lemoyne fait naturellement écho au propos saint-simonien selon lequel « l'administration des choses » doit se substituer « au gouvernement des hommes », quand il écrit : « Tout le monde va bientôt le voir, les temps sont arrivés où la partie technique de l'administration doit grandir, s'élever en importance et gagner le niveau de la partie politique. Les peuples s'attacheront aux choses positives, et, ne fusse que par lassitude, abandonneront le tourbillon obscur des théories politiques. On s'y heurte d'une manière si incohérente, on s'y déchire d'une manière si effroyable ! et toujours sans résultat ! Que les hommes fassent enfin quelques pas dans la carrière des améliora-

18) Archives de la Société de géographie de Rochefort. Registre des séances, 8 février 1832.

19) Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin. Dossier 7604, lettre du 24 mars 1832. Dossier 7609, lettres des 2 janvier et 2 février 1832.

tions techniques, matérielles, agricoles, ils découvriront un vaste horizon de paix et de bonheur ; ils s'y dirigeront avec passion »⁽²⁰⁾.

Pourtant, à peu près au moment où il écrit cette lettre, Lemoyne est en train d'abandonner le saint-simonisme pour le fouriérisme. Cette attitude n'est pas isolée : le mouvement saint-simonien affronte alors d'importantes difficultés, avec de nombreuses critiques portées contre son chef Enfantin et des poursuites menées par la justice contre la communauté saint-simonienne de Ménilmontant. Deux disciples importants, Lechevalier et Transon, ont rompu dans l'hiver 1831-1832, rejoignant Fourier et ses amis ; ils entraînent avec eux plusieurs autres saint-simoniens, parmi lesquels on trouve quelques ingénieurs polytechniciens, dont Nicolas Lemoyne.

L'adhésion au fouriérisme

Celui-ci demande d'abord des informations : sur Fourier lui-même (« je vous prie de me faire connaître si Charles Fourier vit encore ou non : s'il vit, travaille-t-il à votre journal dont je ne connais rien autre chose que l'annonce »⁽²¹⁾) et surtout sur la doctrine phalanstérienne. Il réclame les ouvrages de Fourier et de ses principaux disciples, interroge le maître sur certains points théoriques qui lui semblent obscurs. Mais, il s'engage très vite, apportant son soutien financier, collaborant à la presse fouriériste pour laquelle il rédige plusieurs articles, publiant des ouvrages afin de vulgariser la doctrine⁽²²⁾. A Rochefort même, il s'efforce de diffuser les idées fouriéristes : il fait circuler les brochures et la presse fouriéristes dans son entourage ; il fait paraître plusieurs textes dans le journal local, *les Tablettes* ; il intervient à nouveau à la Société d'agriculture pour convaincre ses auditeurs de l'intérêt des thèses fouriéristes, et les incite, en vain semble-t-il, à participer financièrement à l'édification d'une colonie sociétaire. Il organise également la distribution de ses propres brochures à Metz, en les adressant en

20) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 12 juin 1832, à Legrand, chef de la division des Ponts-et-Chaussées.

21) A.N. 10 AS 39 (10). Lettre au rédacteur du *Phalanstère*, 22 mai 1832. Les engagements saint-simonien et fouriériste de Lemoyne ont été traités plus longuement dans « Être fouriériste en province. Nicolas Lemoyne, propagandiste du Phalanstère », *Cahiers Charles Fourier*, 1996, n° 7, p. 47-67.

22) *Association par phalange agricole-industrielle. Notions élémentaires et pratiques sur le système sociétaire de Charles Fourier. Détails sur le quadruple produit, le travail attrayant, la répartition équitable du revenu social, et quelques autres avantages d'une réforme de notre industrie sociétaire et combinée*, Paris, Au bureau du Phalanstère, 1833, 115 p. ; *Association par phalange agricole-industrielle. Ensemble du système. Notions élémentaires et pratiques sur la théorie sociétaire, notamment sur la constitution de l'autorité, le quadruple produit, le travail attrayant, la répartition équitable du revenu social, et sur quelques autres avantages d'une réforme de notre industrie morcelée et incohérente, en industrie sociétaire et combinée*, Metz, Mme Thiel, Paris, Carilian-Gœury et M. Paulin, 1834, 56 p.

particulier aux libéraux qui constituent l'opposition messine (Bouchotte, Bardin, Charpentier), à l'Académie, dont il est membre-correspondant dans les premières années de la Monarchie de Juillet⁽²³⁾ ; quelques exemplaires sont également déposés dans les librairies et cabinets de lecture messins⁽²⁴⁾. Le fouriérisme semble alors bénéficier d'une réelle audience à Metz : Victor Considerant, élève à l'École d'application a converti quelques-uns de ses camarades à la théorie phalanstérienne et diffusé celle-ci auprès d'un plus large public dans des conférences données à l'hôtel de ville, à l'automne 1831 et dans l'hiver 1831-1832⁽²⁵⁾ ; la loge maçonnique *Les Amis de la Vérité* écrit à Fourier et contribue financièrement à la première tentative d'édification d'une colonie sociétaire⁽²⁶⁾ ; et une liste d'abonnés à *La Phalange*, le journal fouriériste qui paraît à partir de 1836, témoigne de la persistance de cette présence fouriériste⁽²⁷⁾.

Cependant, l'activité déployée par Lemoyne n'empêche pas une attitude critique ; d'une part, il n'adhère pas totalement aux idées développées par Fourier, discutant en particulier ses théories cosmogoniques et son système des analogies qui déconcertent l'esprit scientifique et rationaliste de l'ingénieur ; mais l'insatisfaction de ce dernier provient surtout du déficit en matière de propagande. Lemoyne a pour principal objectif la réalisation rapide d'une phalange ; ses ouvrages, parfois présentés comme des devis, ont d'ailleurs pour but de montrer la viabilité économique du projet phalanstérien et d'en préciser les conditions matérielles. Pour attirer les capitaux nécessaires à l'entreprise, il faut donc propager la doctrine fouriériste, mais surtout convaincre et inciter des particuliers à participer à la réalisation d'une communauté phalanstérienne. Or, la presse fouriériste, et les articles de Fourier lui-même, lui semblent souvent confus et surtout, trop abstraits. La tentative menée à partir de 1832 pour installer une colonie sociétaire à Condé-sur-Vesgre près de la forêt de Rambouillet suscite de profondes espérances

23) A.N. 10 AS 39 (10). Lettre de Lemoyne à Lechevalier, 2 juillet 1833. Sur l'opposition libérale messine, cf. H. CONTAMINE, *Metz et la Moselle...*, op. cit., tome 1, p. 267-268. Les archives de l'Académie nationale de Metz possèdent un dossier Lemoyne ; celui-ci contient plusieurs lettres, dont l'une, datée du 22 juin 1834, indique l'envoi de l'un de ses ouvrages qui, d'après le registre des séances de l'Académie, fait l'objet le 3 août 1834 d'un rapport rédigé par l'ancien saint-simonien Faivre.

24) *Le Courrier de la Moselle*, 28 juin 1834.

25) Hubert BOURGIN, *Fourier. Contribution à l'étude du socialisme français*, Paris, 1905, p. 372-373.

26) A.N. 10 AS 25 (3). Lettre du 4 février 1833. Et *La Réforme industrielle ou le Phalanstère*, 1^{er} mars et 3 mai 1833.

27) A.N. 10 AS 32. « Situation de l'abonnement à Metz », 1836. Deux ex-saint-simoniens sont dans cette liste de dix personnes : le peintre Maréchal, le lieutenant Devoluet. La presse fouriériste signale encore dans les années suivantes la présence de groupes phalanstériens à Metz.

chez Lemoyne, qui y investit un peu d'argent, promet d'envoyer son jeune fils de 8 ans au phalanstère, et de l'y rejoindre lui-même avec sa femme ; l'échec de Condé affecte Lemoyne, mais le renforce dans sa conviction qu'il importe de préparer le passage à la pratique.

Pourtant, au fil des années, et surtout après la mort de Fourier, en 1837, les critiques s'accumulent envers les dirigeants de l'École sociétaire, tandis que les espérances de voir s'établir une communauté phalanstérienne s'affaiblissent. En 1837, alors que des disciples s'éloignent en contestant le pouvoir de V. Considerant, Lemoyne reprend certaines de leurs critiques, sans cependant entrer en dissidence. Par contre, un peu plus tard, il fait partie de ceux qui quittent Considerant pour fonder un nouvel organe fouriériste, *Le Nouveau monde*. Il y publie plusieurs articles en 1839 et 1840, incitant en particulier ses amis à se lancer dans la réalisation d'un établissement qui « servirait tout à la fois de maison de refuge et de ferme-modèle »⁽²⁸⁾.

En effet, Lemoyne, davantage encore qu'au début des années 1830, se préoccupe des applications pratiques, quitte à s'écarter maintenant de l'orthodoxie fouriériste. En 1838, à la suite d'un concours lancé par le Conseil général des Charentes qui sollicite des études sur les « mesures propres à amener l'extinction de la mendicité », il publie des *Calculs agronomiques et considérations sociales* qui prévoient l'organisation d'une future association agricole, en insistant sur son architecture financière et les profits possibles pour ceux qui y investiraient des capitaux⁽²⁹⁾ ; il sollicite d'ailleurs les commentaires et les analyses, d'abord à la Société d'agriculture de Rochefort, où il provoque la formation d'une commission chargée de rendre compte de l'ouvrage, puis auprès d'autres sociétés savantes. En 1840, il s'intéresse à des fermes-modèles et à des colonies agricoles bien éloignées du phalanstère tel que le concevait Fourier : il signale par exemple à ses amis de la Société d'agriculture les expériences agronomiques de Jules Rieffel à Grand-Jouan (Loire-Atlantique) et une expérience de colonie agricole dans le Bas-Rhin⁽³⁰⁾.

En fait, Lemoyne s'éloigne alors du mouvement fouriériste ; en 1842, il publie *Baronnie d'asile*, ouvrage dans lequel il propose

28) *Nouveau monde*, n° 23, 21 février 1840.

29) *Progrès et Association. Calculs agronomiques et considérations sociales. Travail d'ingénieur sur l'agriculture actuelle, sur les perfectionnements dont elle est susceptible, et sur une nouvelle agriculture qu'on pourrait substituer aux fermes, avec d'immenses avantages dans beaucoup de localités. Problème de l'extinction de la mendicité, résolu au moyen de l'agriculture sociétaire*, Paris, Metz, 1838, IV- 184 p.

30) Le rapport de la commission sur les *Calculs agronomiques et considérations sociales* et les interventions de Lemoyne en 1840 sont présentes dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et belles-lettres de Rochefort*, volume réunissant les années 1835-1840.

l'édification d'une communauté appelée « conglobat », dominée par un baron⁽³¹⁾ ; si la référence au phalanstère est fréquente, le modèle est cependant différent et inclut une dimension hiérarchique et autoritaire très forte ; de surcroît, ses ambitions sont plus modestes : « nous demandons surtout à ne pas être confondues avec les socialistes qui veulent ou espèrent arriver à réformer toute la société, car nous ne proposons que des institutions isolées, agricoles et en nombre limité »⁽³²⁾. Significativement, Lemoyne utilise pour la première fois un pseudonyme qu'il va désormais utiliser pour chacune de ses publications, sans d'ailleurs chercher par ce moyen à dissimuler sa véritable identité ; il s'agit bien d'une nouvelle étape de son itinéraire intellectuel qui commence, ce qu'il reconnaîtra volontiers dans ses futurs travaux⁽³³⁾.

Cet ouvrage, *Baronnie d'asile*, ne semble guère avoir attiré l'attention des fouriéristes ; c'est « un livre que vous n'avez peut-être pas assez apprécié mon cher Considerant », écrit Lemoyne en 1848, quand il essaie de renouer avec le principal disciple de Fourier⁽³⁴⁾ ; quelques années plus tard, Lemoyne commente avec amertume : « les Phalanstériens [...] ont bafoué entre eux, et étouffé par l'extérieur, l'idée de la baronnie d'asile »⁽³⁵⁾. La distance prise au niveau des idées va en effet de pair avec un éloignement relationnel ; les liens se sont au moins distendus, sinon rompus, avec les différents héritiers de Fourier. D'autant qu'au cours de cette même année 1842, Lemoyne quitte Rochefort ; c'est lui qui adresse une nouvelle demande de mutation, dans laquelle il sollicite un poste d'ingénieur en chef, dans le Nord ou l'Est de la France de préférence ; il est affecté au département des Basses-Alpes. Il écrit alors au sous-secrétaire d'État chargé des travaux publics : c'est une destination « tellement contraire à tout ce que j'avais désigné (grands travaux, Centre, Nord ou Est de la France, ville populeuse) que je dois la considérer comme une immense disgrâce dont je ne connais pas le motif. Elle romprait mes affections, mes liens de famille et mes intérêts à un point que vous ne pouvez imaginer »⁽³⁶⁾. Son cas est alors reconsidéré et il est nommé à Mézières (Ardennes), où il va rester jusqu'en 1848.

31) *Baronnie d'asile ou ménage sociétaire-agricole pour 30 ou 120 travailleurs, hommes ou femmes d'au moins trente-cinq ans. Devis et code de ce minime conglobat humain, féodal et charitable*, par Ga. Tri. Médius, ancien major de cavalerie, Rochefort, Imp. Mercier et Devois, 1842, 136 p.

32) *Ibid.*, p. 2.

33) « C'est de 1842 que date la publication de mes idées sur l'importance de la hiérarchie. J'ai fait imprimer à cette époque, sous le pseudonyme Médius, un petit écrit intitulé *Baronnie d'asile*, où j'indiquais le bien qu'on pouvait attendre de la hiérarchie unie à l'association », *Doctrines hiérarchiques fusionnaires*, 1860, p. 6.

34) AN 10 AS 39 (10). Lettre à V. Considerant, 26 mars 1848.

35) *Sociosophie*, 1871, p. 75.

36) A.N. F¹42265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 7 février 1842 au sous-secrétaire d'État.

De Mézières à Épinal : les déceptions professionnelles et le retrait militant

Lemoyne manifeste une très grande réserve pendant ce séjour ardennais ; il ne publie aucun ouvrage entre 1842 et 1848 ; membre de la Société d'agriculture, il s'y montre très discret d'après les comptes rendus de séance qui signalent une fréquentation irrégulière et ne mentionnent que de rares interventions⁽³⁷⁾. Il se préoccupe davantage de sa promotion à la première classe des ingénieurs en chef, qu'il obtient en 1845, recevant parallèlement les éloges du préfet des Ardennes pour le zèle déployé dans ses fonctions⁽³⁸⁾. Il est également à l'affût des départs en retraite et des vacances de postes, aspirant à une nomination plus prestigieuse. Il est certes possible que le silence des archives et l'absence de brochures ou d'articles dissimulent des contacts ou des discussions échappant à l'écrit, d'autant que quelques groupes fouriéristes semblent avoir existé sous la Monarchie de Juillet dans les Ardennes⁽³⁹⁾. Cependant, il est plus probable, pour cet homme qui s'est montré si fécond dans ses années rochefortaines, et qui le sera encore au moment de sa retraite, que ce mutisme signifie véritablement un retrait par rapport à l'activité militante. Il faut sans doute le croire quand il dit, au printemps 1848 : « depuis 1842, j'ai dû m'abstenir le plus possible de toute manifestation »⁽⁴⁰⁾.

Prosélytisme à la fois local et national pendant les années rochefortaines d'une part, discrétion lors du séjour ardennais d'autre part, expliquent sans doute la situation ambiguë dans laquelle Lemoyne se retrouve au lendemain de la révolution de février 1848. Il dispose alors d'une notoriété suffisante pour être identifié par ses concitoyens ardennais comme un homme favorable à de profondes réformes et pour être porté à la tête d'un comité républicain formé à Mézières afin de préparer les élections à l'assemblée constituante. En même temps, cette présidence d'un comité républicain apparaît surprenante pour un homme qui, lorsqu'il s'est exprimé sur la question, de 1830 à 1842, a régulièrement affirmé son hostilité au suffrage universel, dénoncé la vanité des combats politiques et manifesté sa volonté de privilégier le changement social au niveau local.

37) D'après le *Journal de la Société d'agriculture du département des Ardennes*. Lemoyne est reçu en 1846 dans cette société dont les préoccupations, conformément à son appellation, sont à peu près exclusivement agricoles.

38) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne.

39) D'après Henri MANCEAU, « Quarante-huit », *La Grive*, avril 1948, p. 9-17 : « Il est indéniable que le disciple de Fourier [Considérant] fit beaucoup de propagande dans les Ardennes, à Charleville surtout. Il allait même inspirer dans cette ville *Le Patriote des Ardennes* », p. 11. Et *1848 dans les Ardennes*, Mézières, édition du Comité du centenaire de la II^e République, 1948, 64 p.

40) A.N. 10 AS 39 (10). Lettre à V. Considerant, 26 mars 1848.

D'ailleurs, dès le lendemain de son élection, Lemoyne démissionne de ce comité qui est remplacé quelques jours après par un second, dans lequel il n'occupe qu'une place secondaire, sur une liste de suppléants⁽⁴¹⁾.

Pourtant, l'ambiguïté de sa position par rapport au régime qui se met en place n'a pas disparu ; son attitude est d'autant plus complexe qu'elle n'est pas seulement liée aux affinités ou aux divergences idéologiques qu'il peut entretenir avec les républicains, mais qu'elle résulte aussi de préoccupations de carrière. A la fin de l'année 1847, Lemoyne a renouvelé ses vœux de mutation, souhaitant « un changement avantageux »⁽⁴²⁾, et quelques jours seulement avant la révolution de février, le préfet des Ardennes écrit au ministère que son subordonné mérite un avancement. Or, un mois plus tard, le 24 mars, Lemoyne apprend qu'une réorganisation de son administration entraîne la suppression de son poste ardennais et sa nomination dans les Vosges : loin de réaliser la promotion escomptée, cette affectation constitue plutôt un recul, une « disgrâce », comme il l'écrit au ministre.

Lemoyne, pendant quelques semaines, va alors ressusciter son passé fouriériste, principalement afin d'obtenir une modification de sa situation administrative ; au ministre des Travaux publics, il déclare par exemple : « je me suis, l'un des premiers, occupé d'études socialistes, et toujours au point de vue pratique et de l'ingénieur. Pour preuve, j'ai l'honneur de vous adresser mes *Calculs agronomiques* et ma *Baronnie d'asile* »⁽⁴³⁾ ; il s'adresse à Considérant et le prie d'intervenir, se plaignant d'être encore plus mal traité par la République que par la Monarchie⁽⁴⁴⁾ ; il lui annonce l'envoi prochain d'une brochure, qui paraît en avril sous le titre *Idées d'organisation sociale*⁽⁴⁵⁾ ; cet ouvrage, largement de circonstance, est constitué pour sa plus grande part d'un article paru dans *La Phalange* en 1838 ; les autres chapitres traitent du commerce, des banques, de l'agriculture, et surtout de l'organisation du travail.

En effet, outre son passé qui, pense-t-il, lui donne droit à certains égards, Lemoyne insiste sur l'intérêt de ses propositions pour résoudre la question sociale et réformer la législation du travail ;

41) D'après la presse ardennaise : *Le Propagateur républicain* et *Le Courrier, journal politique du département des Ardennes*, 22 et 25 mars 1848.

42) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 17 novembre 1847.

43) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 26 mars 1848.

44) A.N. 10 AS 39 (10). Lettre à V. Considérant, 26 mars 1848.

45) *Idées d'organisation sociale. Généralités sur les classes et les choses qui sont organisées dans la société actuelle et sur les classes et les choses inorganisées. Exposé d'un système de garanties commerciales. Préliminaires à l'organisation du travail et de la subsistance*, Paris, mars 1848, 56 p.

d'ailleurs, il prévoit d'adresser sa brochure aux membres du Gouvernement provisoire et à la Commission pour l'organisation du travail, qui siège au Luxembourg sous la présidence de Louis Blanc, et à laquelle appartient Considerant ; il souhaite d'ailleurs visiblement y être invité, quand il déclare : « je me flattais que cet écrit pouvait valoir qu'on m'appelât à Paris dans les commissions qui ont aujourd'hui de grandes questions sociales à traiter »⁽⁴⁶⁾. Alors que l'on institue les ateliers nationaux, Lemoyne propose d'établir des régiments de travailleurs sans emploi et, puisque « le phalanstère n'est pas praticable, tel qu'il a été proposé », d'installer des colonies agricoles sur les terres de propriétaires encouragés par des primes versées par le gouvernement⁽⁴⁷⁾ ; il rappelle qu'il a travaillé à Rochefort : « j'ai pendant 13 ans dirigé des ateliers en régie, avec les difficultés de plus d'y employer des bandes de forçats. Cette circonstance me rendrait plus apte que d'autres à l'organisation des grands ateliers, soit qu'on applique l'armée aux travaux, soit qu'on enrégimente des ouvriers »⁽⁴⁸⁾. Le modèle d'organisation sociale qu'il propose dans sa brochure est d'ailleurs fortement marqué par la hiérarchie et l'autorité, dans le droit fil de la *Baronnie d'asile*, leur auteur ne semblant pas remarquer le décalage de ces idées avec l'esprit de la révolution de février 1848.

A défaut d'être appelé dans les institutions « où on peut trouver que [son] opinion serait une lumière »⁽⁴⁹⁾, Lemoyne propose ses services aux échelons supérieurs de l'administration des Ponts-et-Chaussées : « vous jugerez peut-être, M. le Ministre, que ma présence pourrait être utile dans le sein du Conseil des Ponts-et-Chaussées, où sans perdre de vue les détails d'art, on aura plus que jamais à discuter le point de vue général des travaux »⁽⁵⁰⁾ ; il suggère peu après à son ministre de tutelle qu'on l'envoie en mission d'études à l'étranger, mais reçoit une réponse négative⁽⁵¹⁾.

Lemoyne doit donc rejoindre Épinal, même s'il se porte candidat aux postes qui se libèrent : en juin à Paris, en août à Dijon ; en janvier 1849, craignant de se voir oublier, il rappelle qu'on lui avait « donné l'espérance soit d'un avancement, soit d'un service plus important dès qu'une occasion favorable se présenterait » ; il renouvelle ses réclamations, souhaitant plus précisément Paris, Orléans ou un service important. Puis, sans doute las de ces lettres

46) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 26 mars 1848.

47) *Idées d'organisation sociale*, op. cit., p. 47-48.

48) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 26 mars 1848.

49) A.N. 10 AS 39 (10). Lettre à V. Considerant, 26 mars 1848.

50) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 26 mars 1848.

51) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre de Lemoyne du 21 avril 1848. Réponse non datée.

vaines, il cesse d'envoyer des demandes de mutation. En même temps, il semble moins s'intéresser à son travail, ses supérieurs hiérarchiques blâmant son « peu de zèle pour son nouveau service dans ses deux premières années à Épinal »⁽⁵²⁾ et l'irrégularité de son activité les années suivantes ; son attitude privée suscite également quelques critiques avec en 1853 une obscure histoire de mœurs avec une « grisette » ; cette aventure compromet sa réputation à Épinal, considère le préfet⁽⁵³⁾, tandis que l'administration des Ponts-et-Chaussées juge sévèrement ces « légèretés inexcusables à son âge ou dans sa position », ces « faits [ayant] une gravité qu'il n'est pas possible de méconnaître »⁽⁵⁴⁾.

Sa loyauté politique envers le pouvoir bonapartiste semble au-dessus de tout soupçon ; il indique à ses subordonnés les candidats officiels en faveur desquels ils doivent voter⁽⁵⁵⁾ ; le préfet des Vosges a d'ailleurs toute confiance en lui : « M. Lemoyne a toujours montré un dévouement pour le gouvernement. C'est je crois, un fonctionnaire sur lequel je pourrais compter à l'occasion »⁽⁵⁶⁾. Membre de la Société d'émulation des Vosges à partir de 1853, ses contributions se limitent à des études purement techniques, éloignées de tout projet de réforme sociale ; il y préside par exemple une « Commission chargée de l'examen des inventions et perfectionnements dans les arts mécaniques »⁽⁵⁷⁾.

A partir de 1855, Lemoyne prend quelques distances avec son travail, sollicitant plusieurs congés temporaires auprès de l'administration centrale des Ponts-et-Chaussées. Pendant l'été 1856, il écrit au ministère en demandant un avancement au poste d'inspecteur général, faute de quoi, il demandera sa mise à la retraite ; il lui est répondu que sa situation dans le corps ne le met pas en position d'espérer le grade d'inspecteur général ; « vous ne sauriez dès lors vous préoccuper des chances d'un avancement prochain »⁽⁵⁸⁾. L'année suivante, le 1^{er} avril 57, il part en retraite.

Ainsi se termine la carrière de l'ingénieur en chef de première classe Lemoyne. Elle n'a sans doute pas répondu à ses attentes, et le sentiment très tôt éprouvé de ne pas progresser au sein de l'ad-

52) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Note de l'inspecteur général pour 1852.

53) A.D. Vosges, 7 S 1. Notes confidentielles sur les ingénieurs et agents des Ponts-et-Chaussées du département des Vosges, 1853.

54) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Rapport de l'inspecteur général Collignon, 1856.

55) A.D. Vosges, 2 S 1. Lettre de Lemoyne qui transmet à l'ingénieur Kuss les bulletins de vote pour les agents, 25 février 1852.

56) A.D. Vosges, 7 S 1. Notes confidentielles sur les ingénieurs et agents des Ponts-et-Chaussées du département des Vosges, 1853.

57) D'après les *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*, 1854.

58) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettres d'août et septembre 1856.

ministration des Ponts-et-Chaussées à la mesure de ses ambitions et de ses compétences, va le poursuivre tout au long de cette vie professionnelle, jusqu'à son départ ; alors que la date de ce dernier n'est pas fixée, il déclare ainsi : « je persiste à exprimer le désir de n'être plus en activité lorsque d'autres, plus heureux que moi, obtiendront le grade que j'aurais désiré », c'est-à-dire le grade d'inspecteur général ; il n'obtient même pas ce dernier à titre honoraire, comme il l'espérait et comme cela lui avait apparemment été promis⁽⁵⁹⁾.

Évoquant régulièrement les « disgrâces » dont il serait l'objet de la part de son administration, Lemoyne explique également la lenteur de sa promotion par son engagement fouriériste ; c'est en tout cas ce qu'il déclare à Considerant en 1848 : « Vous savez que j'ai été à peu près disgracié pour m'être montré socialiste [...]. M. Legrand [chef de la division des Ponts-et-Chaussées sous la Monarchie de Juillet] avait dit à mon sujet lorsqu'on lui faisait observer qu'après tout, il n'y avait que des idées d'ordre dans mes écrits, que le gouvernement ne se souciait pas des gens qui trouvaient que la société n'était pas bien comme elle était »⁽⁶⁰⁾. Pourtant, les rapports de l'administration des Ponts-et-Chaussées n'évoquent guère ses projets de réforme sociale, mais visent surtout sa personnalité : « M. Lemoyne est un ingénieur très instruit et très capable qui aurait pu arriver aux premiers rangs du corps, s'il n'avait pas eu une originalité de caractère qui a pu nuire à son avancement » ; son instruction est jugée « étendue et variée, mais tournant un peu au système », son caractère « bon, ferme, mais visant à l'originalité »⁽⁶¹⁾.

Les affectations dans des villes de taille modeste, quand Lemoyne demande à être nommé dans une grande ville ou à enseigner à l'école des Ponts-et-Chaussées, peuvent aussi s'expliquer par la faveur qu'il donne dans ses études aux activités agricoles, et plus précisément, par les réticences qu'il exprime envers le chemin de fer dont les réseaux se mettent en place à partir de la Monarchie de Juillet ; à Considerant qui vient de publier un article réservé envers le nouveau moyen de locomotion, Lemoyne écrit : « Je suis porté à croire que le maximum de vitesse locomotive ne doit être pour l'homme que de quatre lieues à l'heure [16 km/h], car en se transportant, il doit jouir du plaisir de la vie et de la promenade. Si le besoin d'une plus grande vitesse se fait sentir en Civilisation

59) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Lemoyne. Lettre du 10 mars 1857 au secrétaire général du Ministère des Travaux Publics.

60) A.N. 10 AS 39 (10). Lettre à V. Considerant, 26 mars 1848.

61) A.N. F¹⁴2265¹, dossier Le Moyne. Notes de l'inspecteur général pour les années 1855 et 1856.

[moment de l'histoire du monde où l'on est alors, selon la périodisation de Fourier], c'est un effet subversif. Ainsi, je suis bien plus radical que vous dans la condamnation des chemins de fer à grande vitesse »⁽⁶²⁾ ; l'année suivante, il fait paraître dans *Le Nouveau Monde*, un long texte intitulé « Fragments sur les travaux publics de la Civilisation et sur ceux de l'Harmonie » dans lequel il critique la Civilisation qui « songe à obtenir une vitesse fantastique pour le parcours entre quelques grandes villes. C'est un projet à la convenance des oisifs des grandes villes [...], des négociants, des spéculateurs surtout », tandis que « la vitesse sur nos chemins d'Harmonie, sauf cas exceptionnel, ne dépassera pas cinq lieues à l'heure. Mais les Phalanstériens, dans leurs voyages, stationneront fréquemment de phalanstère en phalanstère ; ils prendront part dans chacun à des plaisirs et à des travaux qui le plus souvent acquitteront leurs dépenses »⁽⁶³⁾. De tels propos n'ont guère favorisé sa nomination dans les grandes villes situées à des carrefours de communication ou dans une école chargée de former les ingénieurs.

L'élaboration de la « doctrine hiérarchique fusionnaire »

Le retraité Lemoyne s'établit à Metz, où il va passer la fin de son existence, de 1857 à 1875. Il y mène une vie semble-t-il assez discrète et à l'écart des principales formes de sociabilité messines ; certes, il est signalé comme « apprenti » de la loge maçonnique en 1865, et il figure parmi les 545 adhérents du Cercle messin de la Ligue de l'enseignement fondé en 1867⁽⁶⁴⁾ ; mais dans chacun de ces lieux, il ne semble jouer qu'un rôle secondaire. Et il reste en dehors de l'Académie de Metz, à laquelle il avait pourtant appartenu lors de son précédent séjour messin, sous la Restauration, et alors que, dans chacune de ses résidences antérieures (Rochefort, Mézières, Épinal), il avait adhéré à la société savante locale.

Dans les dernières années du Second Empire, Lemoyne renoue par ailleurs quelques contacts avec d'anciens compagnons fouriéristes ; il participe à des revues, tout en y gardant une position marginale ; un seul article dans *La Science sociale. Journal de l'École sociétaire*, qui paraît de 1867 à 1870 ; quelques lettres adressées entre 1873 et 1875 à la rédaction du *Bulletin du mouvement social*, organe proche du fouriérisme⁽⁶⁵⁾. Lemoyne est également mentionné

62) A.N. 10 AS 39 (10). Lettre du 12 août 1838 à V. Considerant.

63) *Le Nouveau Monde*, 21 octobre 1839, n° 11.

64) D'après le *Tableau général des FF. composant l'atelier de la Resp. L. des Amis de la Vérité à l'Orient de Metz*, Metz, 1865, 14 p. (Médiathèque de Metz, Fonds Mutelet, 3989). Et *Cercle messin de la Ligue de l'Enseignement. Premier bulletin trimestriel*, 1^{er} octobre 1867, p. 24. (B.M. Nancy).

65) A.N. 10 AS 39 (10). Lettres de 1873 à 1875.

dans la liste des collaborateurs de la *Libre conscience*, une revue dirigée par Henri Carle qui anime le courant déiste et spiritualiste de la libre-pensée, dont le projet est la réunion des différentes croyances dans « une religion rationnelle progressive et fondée sur les lumières naturelles »⁽⁶⁶⁾ ; mais il y écrit très peu (trois articles seulement pour les années 1868 à 1870), et deux de ses articles (sur l'âme après la mort) sont précédés d'un texte du rédacteur en chef qui dit le désaccord de la revue avec les thèses énoncées par Lemoyne, le troisième ayant un contenu anodin. Henri Carle et l'Alliance religieuse universelle organisent en 1870 un Congrès auquel Lemoyne déclare vouloir se rendre : « ce qui me plaît dans la réunion que vous provoquerez, c'est bien moins ce qu'on pourra y dire, que la satisfaction de faire la connaissance des vaillants libres-penseurs monothéistes que vous avez enrôlés, qui se sont déjà ralliés autour de votre drapeau »⁽⁶⁷⁾. Il semble bien s'agir pour Lemoyne de rompre une certaine solitude qui l'accompagne dans les dernières années sa vie.

Celles-ci sont consacrées à l'élaboration d'une « doctrine hiérarchique fusionnaire », dont la *Baronnie d'asile* de 1842 constituait l'ébauche, mais qui est précisée par la rédaction de plusieurs ouvrages : *Panhiérarchie*⁽⁶⁸⁾ (1857), d'abord, dont le contenu est repris dans *Doctrine hiérarchique fusionnaire*⁽⁶⁹⁾ paru en 1860 ; puis, en 1865, Lemoyne publie des *Lettres adressées aux personnes sympathiques aux idées sociales et providentielles*⁽⁷⁰⁾, dont des extraits étaient déjà parus les années précédentes⁽⁷¹⁾ ; en 1871, deux ouvrages sont successivement publiés : *Sociosophie ou principes naturels et lois mathématiques de la hiérarchie fusionnaire*⁽⁷²⁾, et *Essais scien-*

66) Le titre complet est : *La libre conscience. Revue philosophique, scientifique et littéraire. Organe de l'Alliance religieuse universelle* ; il est accompagné des devises suivantes : « Libre examen - Raison - Conscience - Autonomie individuelle - Religion rationnelle et progressive fondée sur les lumières naturelles - Accord du sentiment et de la raison - Libre union morale ». Les articles de Lemoyne sont publiés les 14 novembre 1868, 21 août 1869 et 27 novembre 1869.

67) *Libre conscience*, 15 novembre 1869.

68) *Panhiérarchie. Théorie des améliorations sociales à obtenir par la hiérarchie*, par M. Lemoyne (Médius), ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Épinal, 1857, 68 p.

69) *Doctrine hiérarchique fusionnaire. Construction d'une société véridique, juste, affective et libre. Première notice : précis de la théorie : mécanisme et résultats. Baronnie de travail ; microcosme social ; conséquences matérielles, économiques, politiques, morales, historiques, théosophiques et ultramondaines*, par Médius (Le Moyne, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées en retraite), Metz, 1860, XVI-352 p.

70) *Lettres adressées aux personnes sympathiques aux idées sociales et providentielles*, Metz, 1865, XL-544 p.

71) *Fragments scientifiques et encyclopédiques. Tableau de l'ensemble des connaissances humaines. Considérations relatives au perfectionnement des méthodes de classement, et applications spéciales à la Botanique, à la nomenclature philosophique des facultés de l'homme, à la Grammaire, à la Notation musicale, etc.* - *Le tout extrait des Lettres sociales et providentielles*, Metz, janvier 1864, 72 p.

72) *Sociosophie ou principes naturels et lois mathématiques de la hiérarchie fusionnaire donnant les mêmes droits à l'un comme à l'autre sexe, favorable à la culture et au dévelop-*

DOCTRINE

HIÉRARCHIQUE FUSIONNAIRE

CONSTRUCTION D'UNE SOCIÉTÉ

Véridique — Juste — Affective — et Libre

PAR MÉDIUS

(LE MOYNE, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées en retraite)

PREMIÈRE NOTICE

PRÉCIS DE LA THÉORIE: MÉCANISME ET RÉSULTATS. BARONNIE DE
TRAVAIL; MICROCOSME SOCIAL; CONSÉQUENCES MATÉRIELLES,
ÉCONOMIQUES, POLITIQUES, MORALES, HISTORIQUES,
THÉOSOPHIQUES ET ULTRAMONDAINES



CHEZ L'AUTEUR

5 — QUAI DU FORT — METZ

Paris: Librairie de la Vie humaine, 5, rue de la Banque
et Librairie Capelle, 18, rue Soufflot

1860

Premiers développements d'une doctrine
(coll. Bibliothèque municipale de Metz)

tifiques sur les croyances providentielles et théophilanthropiques conformes aux instincts et aspirations de la nature humaine⁽⁷³⁾ ; un dernier ensemble de textes, *Socioprovidentialisme. Nouvelles études sur les théories sociales et providentielles*, est annoncé par un prospectus en décembre 1871, puis en août 1872, mais n'est pas publié⁽⁷⁴⁾. Ces livres constituent une œuvre complexe et ambitieuse, puisque leur auteur prétend à la fois révéler les fondements de l'univers, développer une théorie de la connaissance et préciser le fonctionnement d'une communauté à édifier.

Lemoine revendique pour cette œuvre un statut scientifique ; il déclare élaborer une nouvelle science, la science hiérarchique et il prévoit que « le temps viendra où des cours officiels de science hiérarchique seront substitués aux cours actuels d'économie politique ; science imparfaite, occupée avant tout à démontrer son néant, et proclamant le laisser-faire, comme loi suprême et définitive. Ce sera un bienfait public de remplacer cette science qui contient des germes fort dangereux parce qu'elle est négative, incertaine et incomplète, par une science plus positive et tout-à-fait bienfaisante »⁽⁷⁵⁾. Sa doctrine n'est en rien un programme politique, mais une « nouvelle et réelle science sociale »⁽⁷⁶⁾, comme le soulignent d'ailleurs plusieurs titres : *Essais scientifiques*, *Fragments scientifiques et encyclopédiques*, etc.

Ce souci de scientificité s'exprime en particulier par un recours fréquent aux formules mathématiques, aux tableaux et aux représentations graphiques, censés valider la pertinence du propos ; la *Sociosophie*, parue en 1871, a pour sous-titre *Principes naturels et lois mathématiques de la hiérarchie fusionnaire*, et l'auteur indique dans la préface : « Il est encore un autre titre que j'aurais pu adopter, c'est : *Arithmétique sociale et humanitaire*, c'est-à-dire arithmétique appliquée aux questions humanitaires d'organisation, d'essor des sentiments affectueux et d'économie sociale », car « les déve-

72 suite) pement des facultés des Etres humains ; à l'expansion et à l'utilisation de tous les instincts naturels ; à la rémunération de chacun selon les services rendus à autrui... etc. *Invention du mécanisme des élections sympathiques et de l'organisation véridique-affectueuse aboutissant au régime du travail et de la justice distributive. Théories applicables : soit à un Microcosme, société miniature et type élémentaire ; soit à l'ensemble d'une Nation*, par M. Médius - Le Moine, Metz, chez l'auteur, 1871, VIII-154 p.

73) *Essais scientifiques sur les croyances providentielles et théophilanthropiques conformes aux instincts et aspirations de la nature humaine. Traité de la Hiérarchie fusionnaire, du Microcosme et des Elections sympathiques. Organisation humanitaire affectueuse procurant les relations d'intérêt et les mœurs véridiques*, Metz, août 1871, 224 p.

74) *Socioprovidentialisme. Nouvelles études sur les théories sociales et providentielles, du Quaker Médius, âgé de 75 ans, avec application des généralités théoriques à l'idée spéciale que le pays messin pourrait être constitué en province libre et neutralisée, État modèle qui serait un trait d'union entre l'Allemagne et la France*, Metz, Imp. Didion, août 1872, 4 p.

75) *Doctrine hiérarchique...*, op. cit., p. 8.

76) *Ibid.*, p. 8.

loppements dont le programme est ci-dessus, s'appuient complètement sur des déductions logiques et des calculs arithmétiques qui ont le mérite de ne rien laisser à l'arbitraire et à l'incertain » ; et l'ouvrage est une « application des calculs numériques à la sociosophie »⁽⁷⁷⁾.

D'ailleurs, cette œuvre repose sur une révélation scientifique, la « découverte de lois inhérentes à la nature des choses sociales »⁽⁷⁸⁾ ; dans la préface de la *Doctrine hiérarchique fusionnaire*, Lemoyne déclare : « j'ai eu la chance de rencontrer une question magnifique ! Aussi je crois que la doctrine hiérarchique restera comme le monument d'Horace, *ære perennius*, sauf à être exposée plus habilement. J'ai ramassé une idée de grande valeur à côté de laquelle tout le monde passait sans y faire attention ; et j'ose appliquer au principe hiérarchique, la prédiction que Newton fit pour celui de l'attraction : *æhoec via ad majora sternitur* ».

Le principe hiérarchique est donc l'axe principal de la théorie développée par Lemoyne. Les désordres que l'on observe dans la société sont dus aux dérèglements des lois naturelles ; pour rétablir l'harmonie entre les hommes, il faut donc remettre la hiérarchie au centre de l'organisation de la société, et en particulier, de l'unité sociale élémentaire. Celle-ci est une communauté de 1 000 à 5 000 individus, dirigés par un chef (appelé baron, patron, régent...), répartis en fonction de leur mérite entre quatre ou cinq classes bénéficiant d'avantages inégaux. L'espoir d'être promu à la classe supérieure doit inciter chacun de ses membres à adopter un comportement conforme aux règles communes, puisque c'est l'entourage de l'individu qui évalue l'attitude de ce dernier et ses droits à la promotion. A l'intérieur de chaque classe, les individus peuvent également se rassembler par groupes d'affinités, composés généralement de quatre membres ou clients, qui se choisissent un patron ; ce groupe, constitué selon un système « d'élections sympathiques », doit favoriser la fusion à l'intérieur de la communauté. Grâce à cette « hiérarchie fusionnaire », les désordres et la confusion caractéristiques des régimes égalitaires et individualistes seront donc éliminés.

La mise en place d'un système économique où une grande partie des activités de production et surtout d'échanges seront mutualisées, permet de rompre avec l'anarchie et les crises qui caractérisent le système libéral ; la publicité totale des revenus financiers et des relations amoureuses, également inscrites les unes et les autres

77) *Sociosophie...*, op. cit., p. VIII.

78) *Ibid.*, postface.

sur un registre public, empêcheront la duplicité et la vénalité que Lemoyne observe chez ses contemporains. L'individu sera d'ailleurs constamment identifié par une carte et un livret, indiquant son rang dans la communauté, sa situation familiale, sa position de fortune et ses « titres à l'estime de ses concitoyens ».

Lemoyne ne s'intéresse pas seulement à l'édification d'une communauté, d'un « microcosme social », comme il l'appelle souvent. Croyant en la métempsycose, au retour des âmes dans des enveloppes corporelles différentes, il considère que l'au-delà est également organisé selon le principe hiérarchique : après la mort, l'âme va séjourner dans les couches supérieures de l'atmosphère, mais les meilleures planètes sont réservées aux âmes des individus qui se sont le mieux comportés sur la terre. Cette inégalité après la mort est donc une motivation supplémentaire pour inciter les individus à bien se comporter sur terre.

Enfin, Lemoyne insiste sur l'égalité entre les hommes et les femmes, à qui il reconnaît des droits identiques, tout en refusant la confusion entre les deux sexes : par exemple, le chef de la communauté est alternativement un homme et une femme ; dans les petits groupes constitués à l'intérieur des classes, le patron est d'un autre sexe que celui des clients, grâce à un système « d'élections sympathiques entrelacées » ; de même, les passages successifs sur terre s'effectuent par alternance dans des corps masculin et féminin.

Ces quelques éléments ne peuvent guère rendre compte de la variété des thèmes traités, de l'inventivité de l'auteur et de sa volonté d'embrasser tous les aspects de la vie matérielle et intellectuelle (il s'intéresse à la réforme de l'orthographe, à la notation musicale, au classement des sciences, à la métaphysique, etc.). Si la place centrale occupée par le principe hiérarchique (en fonction des capacités) rappelle le saint-simonisme, tandis que les procédures de classement et de promotion renvoient à l'École polytechnique et au corps des Ponts-et-Chaussées, l'influence la plus nette est celle de Fourier (qui lui-même classe les Harmoniens par ordre de mérite) ; d'où d'ailleurs l'insistance de Lemoyne à souligner ce qui différencie sa baronnie du phalanstère, sa conception de la métempsycose de celle des fouriéristes. Ces affinités entre les deux systèmes ne concernent pas seulement l'édification de la société future ; elles suggèrent parfois un véritable mimétisme de la part de Lemoyne, d'une part dans la posture adoptée (la prétention scientifique, la mathématisation des rapports sociaux, la « révélation des véritables lois de la nature »), d'autre part dans les formes d'écritures utilisées (la création de néologismes, la multiplication des digressions, rappels et renvois, les préfaces qui constituent « à la

PROSPECTUS - FRONTISPICE d'un ouvrage
de M. MÉBIUS.

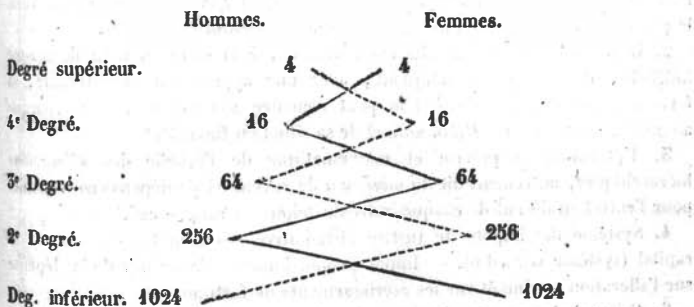
INVENTION du mécanisme des **ÉLECTIONS SYMPATHIQUES**
et de l'organisation humanitaire véridique-affectueuse
aboutissant au régime du travail et de la
JUSTICE DISTRIBUTIVE.

1. Préambule. — Aperçu du but et des moyens.

Hierarchie fusionnaire et non autoritaire. — *Microcosme* social type réalisable isolément, outre qu'il est l'élément constitutif de la *Nation* normalement organisée. — Classement des individus selon leurs mérites et leur moralité qui consistent dans la quantité des services que chacun a rendus à autrui.

Système d'élections sériaires et sympathiques, au moyen de *Groupe amical* — Mérites individuels cotés au moyen des *points d'affection* et d'estime répartis entre les individus de chaque degré par les individus du degré au-dessus. — Dévouements affectueux entre inférieurs et supérieurs librement assortis, ceux-ci les *Patrons-Mandataires* et non les maîtres-dominateurs de ceux-là.

2. Spécimen des élections sympathiques sériaires et entrelacées
dans une réunion type de 2048 personnes majeures.



1024 hommes élisent 256 femmes, qui élisent 64 hommes, qui élisent 16 femmes, qui finalement élisent 4 hommes. D'autre part, 1024 femmes élisent 256 hommes, qui... etc. — Chaque nomination est faite par un *Groupe amical* unisexe, qui élève d'un cran une personne de l'autre sexe. Il y a renouvellement annuel (libre confirmation ou mutation) de toutes les élections.

fois une introduction élémentaire et une extroduction résumante »⁽⁷⁹⁾, les difficultés à conclure...).

Une diffusion limitée

De quelle réception bénéficient les idées développées par Lemoyne ? Celui-ci ne ménage pas ses efforts pour les diffuser. Il publie ses ouvrages à compte d'auteur avec des tirages de quelques centaines d'exemplaires, jusqu'à 1 000 exemplaires pour les prospectus⁽⁸⁰⁾ ; il lance également une souscription, par exemple pour éditer 150 exemplaires d'un *Syllabus des principales erreurs qui se trouvent dans les opinions les plus accréditées des temps actuels*, dont la non-parution suggère l'échec de la tentative. Au début des années 1860, il dépose encore ses ouvrages dans les librairies parisiennes, et notamment à la Librairie phalanstérienne, en même temps qu'il propose de les envoyer lui-même aux futurs lecteurs qui le demanderont. Lemoyne assure également sa publicité en annonçant la parution de ses livres dans la presse, et en particulier dans la presse messine.

Pourtant, lui-même doit constater la faiblesse de sa diffusion et convenir des limites de son audience ; pour faire connaître la parution de la *Doctrine hiérarchique fusionnaire*, il a acheté plusieurs encarts dans la presse messine en septembre 1860 ; l'annonce indique qu'on peut se procurer l'ouvrage chez Lemoyne, en achetant le livre, ou en s'engageant à le renvoyer tout en payant le port. Mais, à la fin du mois de décembre, l'un de ces journaux indique : « L'auteur, considérant que 400 francs employés en annonces dans les journaux lui ont procuré seulement la demande de 40 exemplaires, a rédigé un prospectus, résumé analytique des principales choses contenues dans son ouvrage et qui en est l'introduction », et on précise qu'on peut obtenir le prospectus à la même adresse⁽⁸¹⁾. Les *Lettres providentielles* sont d'abord imprimées séparément afin de faciliter leur diffusion. Les derniers ouvrages (*Sociosophie et Essais scientifiques sur les croyances providentielles*) restent en dehors du circuit commercial, leur couverture mentionnant d'ailleurs : « Cet ouvrage ne se vend pas » ; et Lemoyne prévoit désormais de distribuer ses ouvrages gratuitement : d'une part, il propose à des revues de donner l'un de ses livres comme cadeau aux abonnés ; cela se fait effectivement avec la *Libre conscience*, tandis que le *Bulletin du*

79) *Doctrine hiérarchique...*, *op. cit.*, p. 5.

80) A.D. Moselle 1 T 104, librairie et imprimerie, registre des déclarations et des dépôts, 1859-1870.

81) Ces publicités sont parues par exemple dans le *Courrier de la Moselle* du 18 septembre 1860, *L'Indépendant de la Moselle* du 3 septembre et du 22 octobre 1860 ; le même journal publie l'information sur le prospectus le 26 décembre 1860.

SOCIOSOPHIE

OU

PRINCIPES NATURELS ET LOIS MATHÉMATIQUES

DE LA

HIÉRARCHIE FUSIONNAIRE

Donnant les mêmes droits à l'un comme à l'autre sexe, favorable à la culture et au développement des facultés des Êtres humains; à l'expansion et à l'utilisation de tous les instincts naturels; à la rémunération de chacun selon les services rendus à autrui. . . etc.

INVENTION DU MÉCANISME

DES ÉLECTIONS SYMPATHIQUES

Et de l'organisation véridique-affectueuse aboutissant au régime du travail et de

LA JUSTICE DISTRIBUTIVE.

Théories applicables: soit à un Microcosme, société miniature et type élémentaire; soit à l'ensemble d'une NATION

PAR M. MÉDIUS

LE MOYNE, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées en retraite
ancien élève de l'école Polytechnique

Auteur de CALCULS AGRONOMIQUES; LETTRES SUR LES IDÉES SOCIALES ET
PROVIDENTIELLES; BARONNIE D'ASILE; DOCTRINE HIÉRARCHIQUE
FUSIONNAIRE; CONSTRUCTION D'UNE SOCIÉTÉ VÉRIDIQUE,
JUSTE, AFFECTIVE ET LIBRE.

*A Monsieur Balty
Directeur du lycée de Metz
offert par l'auteur*

*Médius
Le Moyne*

Cet ouvrage ne se vend pas.

28.1872

METZ

Adresse de l'auteur, M. MÉDIUS, 8, quai Richepanse, Metz.
1871.

(coll. Bibliothèque municipale de Metz)

mouvement social⁽⁸²⁾, recevant la même proposition de Lemoyne, n'y donne pas suite ; d'autre part, il indique dans ses ouvrages, ou dans les prospectus qui les annoncent, que les personnes intéressées peuvent obtenir ses ouvrages contre le seul paiement des frais de port.

Lemoyne a très tôt le sentiment d'écrire pour un auditoire très limité ; dès 1860, dans sa *Doctrine hiérarchique fusionnaire*, il affirme : « M. de Tocqueville fut couvert d'éloges et de récompenses pour avoir, en 1835, développé la proposition que l'Europe marchait vers la démocratie américaine. C'est tout simple, il suivait le courant des erreurs accréditées ! Moi qui viens enseigner la vérité, le moyen de salut providentiel, mais contraire aux opinions générales, je dois me résigner à des déboires, pour le peu d'années que j'ai encore à vivre »⁽⁸³⁾ ; et quand il annonce une souscription pour un futur ouvrage, il exprime combien « certaines adhésions sympathiques [lui sont] nécessaires pour [lui] donner le courage de poursuivre [son] œuvre »⁽⁸⁴⁾.

Ce sentiment d'isolement et d'impuissance s'accroît au fil des années et s'aggrave brutalement après la guerre de 1870-1871 et l'annexion de la Moselle par l'Empire allemand ; pacifiste, Lemoyne, qui utilise toujours son pseudonyme Médius, se déclare peu à peu proche des Quakers : « Mes opinions sur la guerre sont celles des Quakers : qu'il est honorable de tout supporter plutôt que de la faire », écrit-il entre avril et mai 1871⁽⁸⁵⁾. Dans ses *Essais scientifiques*, il annonce d'ailleurs la parution prochaine d'un ouvrage incluant la « Solution du problème Quakérien de la pacification définitive et universelle. - [...] Comme application des principes ci-dessus : Remèdes aux désastreux malheurs de la France et du pays Messin : - la France ne visant à obtenir dorénavant gloire et illustration que par l'influence que peut avoir un État d'une organisation modèle, et renonçant à l'emploi de la force matérielle, du militarisme... etc. - Trois Beligiques : une grande, la France ; une moyenne, celle actuelle ; une petite, le Pays-Messin ou Austrasien. - Ce pays déclaré État libre, autonome, neutre et indépendant, serait un trait d'union entre l'Allemagne et la France »⁽⁸⁶⁾, thème devant être repris dans *Socioprovidentialisme*, puisque le prospec-

82) A.N. 10 AS 39 (10). Lettres de Lemoyne au *Bulletin du mouvement social*, 1873-1875.

83) *Doctrine hiérarchique...*, *op. cit.*, p. 293.

84) Deuxième page de couverture des *Lettres adressées aux personnes sympathiques et providentielles*, *op. cit.*

85) *Sociosophie...*, *op. cit.*, « Nota final ». En 1872, Lemoyne déclare que l'on pourra se procurer son prochain ouvrage, *Socioprovidentialisme* en adressant « la demande au Quaker Médius, 5 quai Richepance, Metz ». D'après le prospectus de *Socioprovidentialisme. Nouvelles études sur les théories sociales et providentielles*, paru en août 1872.

86) Quatrième page de couverture des *Essais scientifiques...*, *op. cit.*

tus suggère que « le pays messin pourrait être constitué en province libre et neutralisée, État modèle qui serait un trait d'union entre l'Allemagne et la France »⁽⁸⁷⁾.

Ainsi, en même temps qu'il affirme que les idées qu'il développe sont celles de l'avenir, il constate la faiblesse de leur écho présent ; dans sa préface à la *Sociosophie*, datée du 1^{er} juillet 1871, il écrit d'ailleurs : « J'éprouve un regret, c'est de n'avoir fait qu'un traité de pure science idéale, et d'avoir dû travailler en m'isolant dans mes idées abstraites, pendant que les peuples affolés et frénétiques se massacraient ! - Cependant, les propositions et théories générales que je formulais dans le silence du cabinet, renferment implicitement : les moyens propres à empêcher le retour de ces horribles calamités guerrières ; les moyens scientifiques de tirer la France du fond de l'abîme où elle se trouve expirante ; les indications d'une réforme dans l'assiette des impôts, qui procurerait la meilleure solution aux difficultés financières que notre malheureux pays se trouve avoir à surmonter »⁽⁸⁸⁾. Dans le cours de l'ouvrage, il avoue, après avoir évoqué l'échec de sa *Baronnie* en 1842 : « Je ne me fais cependant pas l'illusion que ma SOCIOSOPHIE ait aujourd'hui de meilleures chances pour être favorablement accueillie par les phalanstériens, ni par aucune secte, école ou académie »⁽⁸⁹⁾.

Et l'ouvrage se termine par un « Post-scriptum pour remplacer une préface », où Lemoyne écrit que « les préoccupations d'une guerre affreuse ne [lui] ont pas toujours permis de travailler avec ardeur à ces théories de sociabilité idéale, dont personne n'est disposé à s'occuper actuellement »⁽⁹⁰⁾ ; évoquant plusieurs thèmes qui lui paraissent importants, il ajoute : « Mais toutes ces considérations exigeraient, soit des chapitres supplémentaires, que je ne prévois pas avoir occasion d'écrire ; soit des développements que naguère, j'avais eu l'intention de donner en me servant du présent ouvrage pour texte de conférences orales. - Je n'espère plus pouvoir rien réaliser de ces projets qui m'étaient chers » ; en 1873, le ton est encore plus pathétique, quand il évoque son intention de publier quelques nouvelles brochures ; des brochures « destinées à une demi-douzaine d'individus et que cependant je fais imprimer à deux ou trois cents exemplaires, de sorte que j'encombre ma maison de rossignols, qui seront détruits à mon décès et avec lesquels on pourrait bien procéder à ma crémation, mais c'est une bonne idée qu'on n'aura pas »⁽⁹¹⁾. Nicolas Lemoyne meurt le 14 février 1875.

87) Prospectus de *Socioprovidentialisme...*, *op. cit.*

88) *Sociosophie...*, *op. cit.*, préface, p. VIII.

89) *Ibid.*, p. 75.

90) *Ibid.*, « Post-Scriptum ».

91) A.N. 10 AS 39 (10). Lettre du 11 novembre 1873 à E. Nus, rédacteur du *Bulletin du mouvement social*.

Conclusion

Lemoyne a bénéficié d'une relative notoriété, de la Monarchie de Juillet à la fin du Second Empire : en témoignent les notices biographiques parues dans le *Dictionnaire universel des contemporains* de G. Vapereau⁽⁹²⁾ et dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse⁽⁹³⁾ ; mais aussi les commentaires de Louis Reybaud, auteur de l'un des premiers ouvrages sur les mouvements socialistes de la première moitié du XIX^e siècle, qui cite Lemoyne parmi les principaux propagandistes du fouriérisme, soulignant la qualité de ses travaux⁽⁹⁴⁾. Cependant, son éloignement des milieux fouriéristes, la fin de sa carrière professionnelle et l'isolement croissant que l'on devine, en particulier à travers la faible audience obtenue par ses écrits, provoquent un rapide oubli. L'avis de décès publié dans les journaux messins rappelle que Lemoyne était ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées en retraite, chevalier de la légion d'honneur ; il précise aussi qu'« après une carrière laborieuse et bien remplie, M Le Moyne a eu la satisfaction de voir ses deux fils honorablement posés »⁽⁹⁵⁾. Aucun article ne vient rappeler l'activité militante et la production intellectuelle de Lemoyne. Quelques jours plus tard, le conseil municipal de Devant-les-Ponts le qualifie de « généreux champion de la philanthropie », non pour ses projets de réforme sociale, mais à l'occasion d'un legs destiné « au soulagement des vieillards de la commune »⁽⁹⁶⁾ ; c'est d'ailleurs ce geste qui lui vaut l'attribution de son nom à une rue de Devant-les-Ponts (devenu alors un quartier de Metz) en 1911. Le *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*, paru en 1887, tout en indiquant les ouvrages de Lemoyne, signale brièvement que pendant sa retraite, « il s'occupa sans relâche d'études scientifiques, et particulièrement, de travaux philosophiques »⁽⁹⁷⁾.

Du côté des fouriéristes, le *Bulletin du mouvement social* signale de façon très rapide la mort de Lemoyne, se bornant à mentionner que « M. Lemoyne a publié, sous le nom de Médius, des ouvrages ayant un caractère métaphysique, et que nos lecteurs connaissent sans doute »⁽⁹⁸⁾. Charles Pellarin, également passé du saint-simo-

92) *Dictionnaire universel des contemporains, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers*,... , Paris, Hachette, 1^{re} éd. en 1858 ; Lemoyne est également présent dans les éditions suivantes.

93) Paris, 1863-1876. Le tome X, qui comprend la notice de Lemoyne, a été publié en 1873. Le texte semble largement inspiré de celui de Vapereau, avec les mêmes erreurs de chronologie.

94) L. REYBAUD, *Études sur les réformateurs contemporains, ou socialistes modernes. Saint-Simon, Charles Fourier, Robert Owen*, 2^e éd., Paris, Guillaumin, 1841, p. 158 et p. 425.

95) *Le Moniteur de la Moselle*, 16 février 1875.

96) *Gazette de Lorraine*, 21 février 1875.

97) Nérée QUÉPAT, *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*, 1887.

98) *Bulletin du mouvement social*, n° 8, 15 avril 1875.

nisme au fouriérisme au début de la Monarchie de Juillet, biographe de Fourier et l'un des derniers survivants des premiers disciples phalanstériens, fait la nécrologie de Lemoyne lors du traditionnel banquet réunissant les fouriéristes pour célébrer l'anniversaire de la naissance du maître⁽⁹⁹⁾ : « Lemoyne est un des esprits qui ont le plus médité et travaillé sur le riche fonds de la doctrine de Fourier, tout en se séparant quelquefois du maître » ; évoquant les travaux publiés après 1860, il considère que « dans l'ensemble de ce que Lemoyne a laissé, un peu à l'état de fouillis, se rencontrent de précieux matériaux dont pourrait utilement tirer parti un metteur en oeuvre judicieux et sobre » ; il signale surtout qu'« avant de mourir, Lemoyne a fait don d'une somme de 4 000 francs à la colonie de Condé-sur-Vesgre, dernier vestige encore subsistant de la première tentative qui fut commencée en vue d'expérimenter la théorie sociétaire », mais qui est désormais bien éloignée du modèle phalanstérien.

Plusieurs explications, au-delà du personnage, et en particulier, de l'originalité de caractère qu'on lui attribue, peuvent être apportées au parcours de Lemoyne, et aux échecs que lui-même a le sentiment d'enregistrer. Sans doute, tout d'abord, son adhésion au saint-simonisme est-elle un peu tardive, en tout cas plus tardive que pour la plupart des saint-simoniens : ce n'est pas un jeune polytechnicien vivant à Paris qui s'abonne au *Globe*, mais un ingénieur âgé de 35 ans et vivant à Rochefort⁽¹⁰⁰⁾. Cette relation avec l'Église saint-simonienne, de surcroît distante et très brève, ne lui a guère permis de bénéficier des liens qui se tissaient dans ce mouvement, ni, peut-être, de percevoir les évolutions qui se produisaient alors dans le domaine industriel. Nombreux, en effet, ont été les ingénieurs saint-simoniens qui, abandonnant Enfantin au printemps 1832, se sont investis dans le développement industriel, et en particulier, dans les compagnies ferroviaires qui se mettent en place sous la Monarchie de Juillet et le Second Empire. Lemoyne, qui travaille dans un port et qui s'est converti à un fouriérisme peu intéressé par les promesses du chemin de fer, manque complètement cette révolution ferroviaire qui va largement mobiliser l'énergie des ingénieurs. Cet effet de génération et cet éloignement géographique se cumulent donc pour marginaliser Lemoyne.

La place de Lemoyne au sein du mouvement fouriériste a aussi souffert de cette position périphérique par rapport au centre pari-

99) Charles PELLARIN, *104^e anniversaire natal de Fourier*, Paris, Librairie des Sciences sociales, 1876, pp. 9-10.

100) Cf. François GALLICE, « Les ingénieurs saint-simoniens : le mariage de l'utopie et de la raison », *Recherches contemporaines*, n° 2, 1994, p. 5-19. L'auteur y remarque la jeunesse de ces ingénieurs, dont un bon nombre a entre 25 et 30 ans entre 1830 et 1832.

sien rassemblé autour de Fourier et de Considerant. Cet éloignement a pu favoriser un sens critique développé ; il a aussi suscité un abondant courrier, qui est, beaucoup plus que ses livres, à l'origine de sa postérité auprès des historiens : ces derniers citent généralement Lemoyne, d'une part comme figure exemplaire de ces ingénieurs polytechniciens et saint-simoniens rejoignant Fourier au début de la Monarchie de Juillet, et d'autre part, pour témoigner des réserves et des critiques faites par certains disciples de Fourier à l'encontre du maître¹⁰¹). La distance géographique a sans doute aussi accentué l'écart de Lemoyne par rapport au mouvement fouriériste.

Progressivement isolé des milieux professionnels et idéologiques qui devaient constituer les « guides de l'humanité », éloigné des courants réformateurs qui espèrent en la république ou le socialisme, observateur inquiet et en retrait des évolutions sociales et politiques de la seconde moitié du XIX^e siècle, Lemoyne a développé une « doctrine hiérarchique fusionnaire » sur le modèle des utopies saint-simonienne et fouriériste pour lesquelles il s'était engagé sous la Monarchie de Juillet.

Bernard DESMARS

101) Par exemple chez Hubert BOURGIN, *Fourier. Contribution à l'étude du socialisme français*, Paris, 1905, 541 p. ; Henri LOUVANCOUR, *De Henri de Saint-Simon à Charles Fourier. Étude sur le socialisme romantique français de 1830*, Chartres, 1913, 452 p. ; et plus récemment, Jonathan BEECHER, *Fourier, le visionnaire et son monde*, Paris, Fayard, 1993, 618 p.